

BENEDEK TOTTH

La guerre
après la dernière guerre

roman traduit du hongrois
par Natalia Zaremba-Huzsvai et Charles Zaremba

ACTES SUD

Une histoire de guerre véridique n'est jamais morale. Elle n'est pas instructive, elle n'encourage pas la vertu, elle ne suggère pas de comportement humaniste idéal, elle n'empêche pas les hommes de continuer à faire ce que les hommes ont toujours fait. Si une histoire vous paraît morale, n'y croyez pas. Si à la fin d'une histoire de guerre, vous vous sentez ragaillardi, ou si vous avez l'impression qu'une parcelle de rectitude a été sauvée d'un immense gaspillage, c'est que vous êtes victime d'un très vieux et horrible mensonge. La rectitude n'existe pas. La vertu non plus. La première règle, me semble-t-il, est qu'on peut juger de la véracité d'une histoire de guerre d'après son degré d'allégeance absolue et inconditionnelle à l'obscénité et au mal.

TIM O'BRIEN, *Les Choses qu'ils emportaient*
(trad. Jean-Yves Prate).

*La neige ensevelira la ville comme la guerre a enseveli le temps ; quel jour sommes-nous ?
Quand serons-nous samedi ? Je l'ignore.*

SEMEZDIN MEHMEDINOVIĆ, *Sarajevo Blues*.

À Bendi et Samu.

LE SOLDAT NOIR

Il n'avait plus rien d'humain. Son visage était devenu tout lisse à force d'être manipulé, et comme il lui manquait une jambe, il fallait l'enfoncer jusqu'à la taille dans la terre pour qu'il se tienne correctement, mais ça ne dérangeait pas mon frère, qui jouait nuit et jour avec son soldat. Le petit con croyait sérieusement qu'il le défendrait. En traquant des ennemis imaginaires dans le bunker, il nous rendait fous avec ses bruits de salves permanents et j'avais horreur de le voir postillonner. Théo m'avait confié son soldat avant de disparaître, il pressentait peut-être un malheur et supposait que moi, je ne me le laisserais pas prendre. J'avais dû jurer que je veillerais sur lui comme sur la prunelle de mes yeux, pourtant, quand la guerre a atteint la ville, provoquant un immense chaos, que les gens ont pris la fuite, sont morts ou se sont volatilisés sans laisser de trace, je l'ai perdu aux dés avec l'Allumette, mon meilleur ami, qui s'est montré intransigeant. Bien qu'il ne l'ait jamais reconnu, je suis sûr qu'il croyait lui aussi que cette figurine de plastique merdique était un talisman magique.

Mon père a tenu jusqu'au bout, il était sincèrement persuadé qu'on serait épargnés par l'assaut. Les derniers jours, ce n'était même plus la peine d'allumer la télé, on regardait la guerre par la fenêtre – il faut dire qu'avec les

coupures de courant à répétition, il n'y avait plus vraiment d'émissions –, et, un jour, pendant un bombardement, les vitres ont volé en éclats, il n'est resté qu'un trou béant à la place de la cuisine, et alors seulement mon père a admis qu'on n'était plus vraiment en sécurité. On est descendus le jour même dans l'abri. Théo a disparu au printemps suivant, sur le terrain de jeux où on sortait parfois, les rares après-midis où les combats s'interrompaient. Au début, je comptais les jours passés sous terre. Tous les soirs avant de me coucher, je faisais une entaille dans le mur moisi qui était de toute manière abîmé, la cinquième en travers des quatre premières pour faciliter le décompte. On est restés si longtemps terrés dans le noir que j'ai vite perdu le fil. Je me disais parfois que ce serait tellement bien si cette putain de guerre ne faisait pas chier et qu'on vivait comme des enfants normaux, mais j'ai fini par comprendre que ça ne servait à rien de ruminer ces pensées.

Il faut quand même admettre que ce n'était pas si mal de vivre sous terre – en tout cas, ça valait mieux que d'être mort –, il avait juste fallu s'habituer à la promiscuité, à la puanteur, à l'odeur de renfermé, il fallait accepter d'avoir faim tout le temps et renoncer aux secrets. J'étais en bonne compagnie : j'avais retrouvé quelques vieux copains, je m'en étais fait de nouveaux, et puis je m'étais fâché avec d'autres. Tout allait comme en temps de paix. Au bout de quelques semaines, les combats sont devenus moins intenses. Une prof à la retraite nous donnait des leçons d'anglais et on avait trouvé une caisse de largage aérien remplie de nourriture, de pansements et de médicaments. De cette manière, on a tenu l'hiver, un hiver inhabituellement chaud, et j'ai cru mes parents qui répétaient que tout était absolument normal. Puis le printemps est arrivé et Théo a

disparu. On n'a jamais su qui l'avait enlevé, il pouvait aussi bien avoir fugué. C'était son genre. Il y a eu un moment où il nous menaçait tout le temps de partir à l'aventure, et, une fois, il s'était même sauvé de l'école maternelle. Heureusement, il a été rattrapé avant d'atteindre l'autoroute. Mes parents étaient persuadés qu'il avait été kidnappé, vu qu'à l'époque il y avait beaucoup de rapt d'enfants errants – tantôt contre rançon, tantôt pour les enrôler dans des gangs et assurer la relève. Moi, je ne voulais pas les croire. Mon frère ne se serait pas laissé faire s'il n'avait pas eu lui-même envie de partir. C'était un gosse difficile, têtu comme un âne.

Je rêvais souvent de lui depuis qu'il n'était plus là. C'étaient des rêves étranges. Je voyais des terrains de jeux déserts avec des balançoires qui oscillaient d'elles-mêmes, et le plus bizarre était que Théo et moi, on était d'accord sur tout. Tout le contraire de la réalité. Dit comme ça, ça semble fou, mais c'étaient nos disputes qui me manquaient le plus. Et dans mes rêves, on ne s'accrochait jamais. Je pense que c'est pour cette raison que je cherchais toujours des histoires au réveil. Bien sûr, je pouvais aussi m'engueuler avec d'autres – par exemple, je le faisais régulièrement avec l'Allumette, même si ce n'était pas aussi bon qu'avec Théo.

L'année où on est descendus sous terre, j'ai eu tellement d'emmerdes que je me suis foutu pendant longtemps de savoir ce que l'avenir me réservait. À vrai dire, rien ne m'intéressait. Quand les gars m'appelaient pour jouer au foot, j'y allais pour ne pas rester dans cette cave puante et, la plupart du temps, je restais planté au bord du terrain pour les regarder jouer. Je n'avais pas non plus envie de faire le supporter. Je passais mes journées à regarder dans le vide et à cogiter sur ce qu'il aurait fallu faire pour que les choses n'en arrivent pas là

où elles en étaient. De toute manière, je n'aurais pas pu sauver ma mère et mon père, ça, j'en étais absolument sûr. Théo, c'était différent. Je ne pouvais pas me défaire de l'idée que si ce jour-là, au terrain de jeux, je ne l'avais pas autorisé à grimper encore une fois sur cette connerie de bateau de pirates et qu'on était retournés à l'abri, tout serait différent.

Puis une autre année est passée. On était toujours dans la ville réduite en cendres par les bombardements, sauf que tout s'amenuisait. La nourriture, les médicaments, les vêtements, les gens. En automne, le temps s'est rafraîchi et il y avait moins de poussière, alors on s'esquivait souvent de l'abri. Le jour où je suis tombé sur le Ricain, je ne pensais pas qu'on jouait notre dernier match derrière l'usine de viande. Les gars aimaient bien aller là, parce que les adultes nous laissaient tranquilles. Un mur de béton assez haut nous permettait de nous cacher quand une sentinelle passait et, de plus, le terrain n'était pas visible depuis un char ou un camion. Il est vrai qu'à cette époque déjà, les blindés passaient rarement par là, sans doute parce qu'il n'y avait plus grand-chose à pilonner. Personne n'habitait plus dans les environs à part nous et, au bout d'un certain temps, on a eu l'impression que même la guerre nous avait oubliés.

Le terrain était aussi lisse qu'une rue pavée. On trébuchait constamment sur des monticules et différents trucs qui dépassaient. Au début, on soupçonnait que tous les gravats des environs avaient été déversés ici et que les bosses étaient dues à des briques et des tuiles cassées, mais un jour, l'Allumette, qu'on appelait comme ça à cause de ses cheveux roux, s'est salement ramassé – il s'est écorché le genou, ça l'a vachement énervé, alors il s'est mis à crier qu'il en avait plein le cul et qu'il allait sortir cette saloperie du sol. Il était vraiment à cran.

On a eu beau lui dire que ce serait une connerie, parce que ça ferait un trou qui pourrait se révéler dangereux – on pourrait s’y tordre la cheville, et voilà –, il ne s’est pas calmé avant d’avoir sorti cette chose. Ce n’était pas du tout ce à quoi on s’attendait : ni une brique ni un morceau de tuile, mais une mâchoire. Une authentique mâchoire humaine, avec des dents cassées et tout. Par la suite, chaque fois que l’un de nous trébuchait, on déterrait un tibia, un bassin, un bras ou un crâne, ça dépendait. János Dóka, le gars le plus intelligent de la bande, qui avait toujours de bonnes notes à l’époque où on allait encore à l’école et qu’on appelait par conséquent le Fayot, en a déduit qu’il y avait certainement sous notre terrain une fosse commune assez ancienne, du moins à en juger par l’état des ossements.

Ce jour-là, on avait réussi à faire une bonne répartition des joueurs, ce qui arrivait rarement, parce que c’était presque toujours l’équipe de Sándor Rác qui gagnait. Le vent, qui avait soufflé toute la nuit et n’était pas retombé dans la journée, soulevait des nuées de poussière, et nous, on se frottait tout le temps les yeux, on toussait sans arrêt. Cela dit, le match était équilibré. À la première mi-temps, ils menaient un à zéro, uniquement parce qu’on avait raté une occasion. J’avais apporté le ballon, il était plutôt en lambeaux, même si la mère de Sándor l’avait recousu. Je voulais faire une passe à l’Allumette, mais je me suis arrêté, j’ai levé la tête et j’ai shooté. Le Fayot est sorti de la cage, il a tendu les bras pour attraper le ballon qu’un coup de vent a dévié, l’envoyant juste devant l’Allumette qui l’a intercepté sans problème et, après un dribble arrière, l’a envoyé du pied gauche dans la lucarne gauche. Le Fayot n’a pas pu bouger le petit doigt. Il s’est mis à brailler que le vent avait dévié le ballon et qu’il n’y voyait rien sans

ses lunettes. Personne ne l'écoutait, parce que même s'il avait eu ses binocles à la con, il n'aurait pas pu l'arrêter. Puis ça a été des cris de joie et des embrassades, surtout pour fêter l'Allumette, parce qu'il avait égalisé, et moi, comme d'habitude, j'ai jeté un coup d'œil sur le bord du terrain, là où Théo se mettait toujours pour suivre les matchs, parce que j'espérais le revoir grignoter ses graines de tournesol, comme si de rien n'était. Théo adorait jouer au foot, mais comme il ne supportait pas d'être bousculé et de recevoir des coups de pied, il se faisait toujours remplacer. Il s'asseyait alors en touche où il s'ennuyait assez rapidement et, bien sûr, on l'autorisait à rentrer.

Le calme revenu, on est retournés dans les tourbillons de poussière au milieu du terrain qu'on avait délimité avec le talon, et quand on a posé le ballon sur le crâne qui marquait le centre, on a remarqué que nos adversaires restaient immobiles et muets, ce qui n'avait rien d'étonnant après un tel but. Ce qui était bizarre, c'est qu'ils regardaient en l'air avec les yeux écarquillés comme si le ciel s'était ouvert. Je n'oublierai jamais leurs tronches sales de poussière et de sueur avec les cheveux collés au front.

À mon tour, j'ai levé les yeux. J'ai aperçu au loin quatre ou cinq points de la grosseur d'un moucheron qui sortaient d'un nuage d'orage noir. Le vent sifflait de plus en plus fort, on n'entendait donc pas le grondement des bombardiers. Autrefois, ils arrivaient toujours la nuit, le bruit des réacteurs nous réveillait dans l'abri, et on ressentait les impacts dans nos corps, comme s'ils avaient explosé dans nos poitrines. Ils nous avaient déjà survolés la nuit précédente sans rien larguer. Je m'étais dit que ce n'était qu'un rêve, que c'étaient seulement des moustiques qui m'importunaient, ce qui était une idiotie, bien sûr,

il n'y avait plus d'insectes depuis belle lurette. Je m'étais réveillé et ne trouvais pas le sommeil, pourtant le vrombissement des avions s'était tu et l'Allumette respirait paisiblement dans le lit voisin. Je l'enviais, il n'en avait vraiment rien à foutre de la guerre, il se foutait de ce que la ville soit en feu, que les gens se fassent massacrer à la pelle, il se couchait et dormait jusqu'au matin sans se réveiller. Il disait que ça lui était égal de crever dans son sommeil, ça lui éviterait d'avoir peur de la mort.

Les avions m'ont toujours intéressé. Longtemps, je n'ai pas compris comment ils faisaient pour rester en l'air. Avant la guerre, je passais souvent des matinées entières avec Théo sur le balcon à scruter le ciel. On connaissait tous les vols par cœur, le modèle des avions, leur vitesse, leur altitude et leur plan de vol. Ceux-là arrivaient du nord-ouest, ils paraissaient lourdauds à cette distance, mais je savais que ce n'était qu'une illusion et qu'ils seraient bientôt là, pas comme les trains, et à ce moment quelqu'un – peut-être Gyula Szabados, que tout le monde appelait le petit Szabi à cause de son grand frère – s'est mis à gueuler comme un perdu, couvrant le bruit du vent, le doigt pointé vers le ciel qui s'obscurcissait. Je regardais toujours les avions, j'étais complètement absorbé par ma contemplation. J'ai repris mes esprits quand l'Allumette m'a crié droit dans la gueule *Tu veux crever, bordel ? Magne-toi !* Il m'a saisi par le bras et m'a entraîné, on s'est mis à courir, encore et encore, la poussière tourbillonnait autour de nous, je ne savais pas où on était, j'espérais seulement que le petit Szabi, qui courait à l'avant, savait comment slalomer entre les trous d'obus, les immeubles effondrés et les véhicules de combat détruits. Depuis le début de la guerre, la ville était devenue un sacré labyrinthe. On trébuchait au milieu des tas de briques, le vent couvrait

mes halètements. Je me suis retourné un instant, et tant pis si j'étais transformé en statue de sel. Les mouchérons étaient devenus des mouches et je savais qu'on n'atteindrait plus l'abri avant qu'ils ne balancent leurs bombes. Je suivais aveuglément le petit Szabi, je n'avais pas de meilleure idée. Je dois reconnaître qu'il était doué, qu'il s'orientait bien. Il courait comme si sa vie en dépendait même quand il n'était pas en danger. C'est pourquoi il avait toujours le poste d'attaquant. Au croisement suivant, il s'est arrêté net, heureusement que les autres, qui le suivaient de près, ont pu s'immobiliser à temps et ne l'ont pas poussé sous l'énorme camion qui passait à toute vitesse sur la seule voie carrossable des environs. C'était un transporteur de troupes tout cabossé. L'Allumette a même dit aussitôt de quel type d'engin il s'agissait. Il adorait les bagnoles et même tous les genres de véhicules, et comme son père avait travaillé comme mécanicien auto avant d'être tué, il savait tout sur la question.

Quand le petit Szabi s'est engagé sur la chaussée, le poids lourd a freiné sec à trente ou quarante mètres de nous, trois soldats en armes ont sauté du plateau et soulevé la bâche. Il était chargé de prisonniers de guerre squelettiques. Sales, en haillons, ils étaient assis en silence. Je ne voyais pas d'enfants parmi eux, ni de femmes, ou alors cachés au milieu des autres. Le commandant a poussé un rugissement et les soldats se sont mis à crier à leur tour en agitant leurs armes. Je suppose qu'ils voulaient faire descendre les détenus, mais quand ils ont vu les bombardiers approcher si vite et les gens se remuer si lentement, ils ont préféré les repousser sur le plateau, puis ils ont soigneusement remis la bâche. Les soldats, ivres, n'avaient pas l'air effrayés. Je n'ai jamais su où ils trouvaient tant d'alcool. Alors que les gens avaient faim et froid, ces salopards se débrouillaient toujours

pour se saouler la gueule. Quand ils ont refermé le plateau, les prisonniers ont eu un doute et se sont mis à crier. L'un d'eux a essayé de sortir par une fente de la bâche, un soldat l'a abattu aussitôt. Ça a créé un mouvement de panique, la bâche s'est tendue tantôt ici, tantôt là, comme si un parasite s'agitait sous la peau d'un gigantesque animal. Les soldats se sont dispersés parmi les ruines.

On a dû prendre un autre chemin et faire un détour encore plus long. Le petit Szabi jurait sans cesse, maudissant le vent et les mères des soldats. Moi, je préférerais me taire pour ne pas avoir de la poussière plein la bouche, je déteste quand ça crisse sous les dents. La transversale suivante était aussi impraticable. Plusieurs immeubles s'étaient effondrés lors du dernier bombardement, mais comme on venait rarement dans le coin, personne ne le savait. Le petit Szabi s'est mis en colère, il a dit qu'il allait de toute façon passer par-dessus les décombres s'il était encore en vie d'ici là, et *Qu'ils aillent tous se faire foutre*. Je ne savais pas si ça nous concernait aussi ou seulement les soldats et les bombardiers. Il s'est mis en marche. Heureusement, au dernier moment, Sándor l'a attrapé par le froc et l'a fait retomber derrière le tas de gravats. J'étais bien content qu'il l'ait fait, parce que les soldats embusqués auraient sûrement aperçu ce petit con et nous auraient tous massacrés.

Les avions étaient devenus aussi gros que des moineaux obèses. Il fallait qu'on se trouve un abri correct, une cave profonde où, avec un peu de chance, on pourrait survivre au bombardement. Je me suis juré que si on s'en sortait je récupérerais le soldat de mon frère, parce que l'Allumette avait perdu notre pari et c'était dégueulasse de sa part de ne pas me le rendre. Bien sûr, je m'énervais pour rien à cause de ce soldat à la noix.